

rentes, et qui, passés à l'immortalité, ne paraissent nullement surpris de se trouver maintenant côte à côte : Guizot, Thiers, Louis XVI, Gluck, Louis XVII, le prince Eugène, Mlle Duchesnois, Mlle Georges, Royer-Collard et M. de Barante.

Pourtant, résistant au flot qui passe, arrêtons-nous quand même devant ce pastel de Giraud. Celui dont le peintre dessina les traits eut pu garder le titre de marquis de la Failliterie. Il se contenta de porter le nom du général républicain Dumas, et de devenir le plus amusant, le maître conteur de ce siècle, et de tous les autres. La bonne, large et sympathique figure, exubérante de gaieté communicative et d'intelligence prime-sautière ! Que de héros sont sortis tout armés de cette grosse tête crépue pour faire la conquête du monde intellectuel !

Non loin de lui, Chateaubriand, grande figure, pose, drapé dans son immense orgueil et dans son éternel ennui de toutes choses. Que c'est bien là l'illustre vaniteux qui ne cessa de répéter jusqu'au dernier jour : " Je m'ennuie, je m'ennuie de la vie ; l'ennui m'a toujours " dévoré : ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point. Pasteur ou roi, qu'aurais-je " fait de ma houlette ou de ma couronne ? En Europe, en Amérique, la société et la nature " m'ont lassé... Puis : vice et amour, tout m'est indifférent, tout m'importe ! "

A côté du grand écrivain dont la maussaderie de caractère perce dans tous les traits, voici bien la plus charmante figure de femme qui puisse respirer le talent, la jeunesse et le plaisir de se sentir vivre de la vie intellectuelle et physique. C'est Mme Delphine Gay-Girardin, dans tout l'éclat de ses vingt ans et de sa beauté. Avec sa robe de mousseline blanche, serrée à la taille par un large ruban de satin bleu, avec son auréole de cheveux d'or et son écharpe bleu de ciel artistement jetée sur l'épaule gauche et retombant avec grâce sur le bras droit, elle est bien telle qu'elle apparut à la première représentation d'*Hernani*, où l'ardente jeunesse de 1830, qui allait acclamer Victor Hugo et le sacrer grand poète, applaudit à outrance la fière beauté accoudée sur le bord de sa loge, dans l'attitude d'une muse en extase.

Voici Napoléon ! Qu'il nous parait petit, perdu dans les replis d'hermine de sa toge d'empereur ! et comme il nous a toujours semblé plus grand, malgré sa petite taille, dans les portraits qui nous le montrent franchissant les Alpes à cheval pour commencer la conquête de l'Europe, ou debout sur le rocher de Sainte-Hélène, les yeux perdus sur la mer immense comme sa renommée !

A côté de lui, Talleyrand, ce Machiavel de la politique moderne. Le dédain superbe qui tombe de son œil et de ses lèvres hautaines n'est pas de nature à nous faire oublier qu'il servit et trahit successivement tous les pouvoirs auxquels il sut imposer la puissance de ce génie d'intrigue, que l'on est convenu d'appeler poliment, suivant le cas, politique ou diplomatie.

Dans un admirable pastel de Prud'hon, nous apparaît, digne dans sa mélancolie d'épouse répudiée, l'impératrice Joséphine, à qui il ne manqua, pour être la plus heureuse et la plus aimée des femmes, que de n'être point celle d'un empereur.

Lamartine, par Ary Scheffer ! Le plus suave des poètes par le plus poète des peintres de ce siècle. Le front, les yeux, sont bien du doux auteur des *Méditations* et de *Graziella* ; mais le bas de la figure, aux lèvres sévères, me parle du tribun, de l'auteur des *Giroscopos*, doublé de l'homme politique incompris et récemment revenu des illusions du pouvoir.

Avec ses épaules pliant sous le poids des plus sombres pensées, érasé sous le fardeau du remords peut-être, figure tourmentée de Lamennais jetant au monde les effroyables